

A ce triste discours , qu'un long soupir achève ,
 La Mollesse , en pleurant , sur un bras se relève
 Ouvre un œil languissant , et , d'une faible voix ,
 Laisse tomber ces mots qu'elle interrompt vingt

[fois :

O nuit , que m'as-tu dit ! quel démon sur la terre
 Souffle dans tous les cœurs la fatigue et la guerre ?
 Hélas ! qu'est devenu ce temps , cet heureux temps ,
 Où les rois s'honoraient du nom de fainéants ,
 S'endormaient sur le trône ; et , me servant sans

[honte ,

Laisaient leur sceptre aux mains ou d'un maire
 [ou d'un comte ?

Aucun soin n'approchait de leur paisible cour.

On reposait la nuit , on dormait tout le jour.

Seulement au printemps , quand Flore dans les
 [plaines

Faisait taire des vents les bruyantes haleines ,
 Quatre bœufs attelés , d'un pas tranquille et lent ,
 Promenaient dans Paris le monarque indolent.

Ce doux siècle n'est plus. Le ciel impitoyable

A placé sur le trône un prince infatigable ;

Il brave mes douceurs ; il est sourd à ma voix ;

Tous les jours , il m'éveille au bruit de ses exploits.

Rien ne peut arrêter sa vigilante audace ;

L'été n'a point de feux , l'hiver n'a point de glace.